

1.

Le cœur battant, Emma pénétra dans le luxueux bureau. L'homme assis à la table de travail ne prit même pas la peine de lever la tête du dossier qu'il étudiait.

La lumière entrait à flots par la large baie vitrée d'où l'on découvrait l'un des plus jolis parcs de Londres. C'était à cet emplacement, en bordure du parc, que l'hôtel Granchester, un établissement haut de gamme, devait sa notoriété internationale. En cet instant pourtant, la vue du palace laissait Emma indifférente : ses yeux étaient rivés sur l'homme dont l'attention n'avait pas dévié un instant du dossier posé devant lui.

Zak Constantinides.

Dans le pâle soleil de novembre, ses cheveux d'un noir de jais prenaient un éclat singulier, et ses puissantes épaules étaient impressionnantes. Tout à sa concentration, il semblait tendu comme un fauve prêt à bondir et dégageait une virilité brute, primitive, si palpable qu'Emma sentit son cœur s'accélérer.

La nervosité, sans doute. Quoi d'étonnant à cela ? Le grand patron arrivait à Londres sans prévenir et la convoquait de toute urgence dans son bureau. Quelqu'un d'aussi important faisait en général peu de cas d'une simple employée comme elle.

Quand on l'avait prévenue, elle accrochait les rideaux dans une chambre qu'elle venait de rénover. Elle n'avait

pas pu se changer, le vestiaire du personnel étant situé au sous-sol, et le bureau du directeur au dernier étage de l'hôtel. Or on ne faisait pas attendre le big boss. C'est donc affublée d'un vieux jean et d'un grand T-shirt informe, sa tenue de travail préférée, qu'Emma était montée. Pour comble de malheur, une mèche de ses cheveux blonds s'était échappée de sa queue-de-cheval faite à la va-vite le matin. Les conditions n'étaient donc pas les meilleures pour une entrevue avec ce patron multimillionnaire. Mais qu'y faire ?

Il ne pouvait ignorer qu'elle venait d'entrer. Pourtant, il continuait à lire. Une stratégie pour qu'elle comprenne d'emblée qui menait le jeu ? Vu les circonstances, c'était inutile, mais Nat avait souvent dit à Emma que son frère Zak aimait faire sentir aux autres son autorité et son pouvoir pour mieux les manipuler.

Rassemblant son courage, la jeune femme s'éclaircit la gorge avant de dire à mi-voix :

— Monsieur Constantinides ?

Il leva enfin la tête et Emma vit son visage très bronzé, aux traits fermes et virils. Un vrai Grec, mais la ressemblance avec le cliché s'arrêtait là, car Zak Constantinides avait des yeux non pas noirs mais gris comme un ciel d'orage. Ces yeux fixaient Emma à présent, et elle se sentit comme hypnotisée par leur étrange éclat.

Quelque chose en elle se crispa, en même temps qu'un sombre pressentiment l'assaillait. L'intimidation sans doute, car les hommes ne la troublaient plus depuis longtemps, et un milliardaire obsédé par le pouvoir n'avait aucune chance de la faire changer, surtout qu'on le disait grand séducteur, entouré en permanence d'un harem de jolies femmes.

Il plissa à peine ses étonnants yeux gris.

— *Ne ? Tu thelis ?*

Pourquoi s'exprimait-il en grec alors qu'il parlait un

anglais parfait ? Pour mieux marquer la distance entre eux ? Emma afficha un sourire incertain :

— Je suis Emma Geary. Vous désiriez me voir, m'a-t-on dit ?

Zak se cala contre le dossier de son fauteuil sans cesser de la fixer.

— En effet, admit-il en lui indiquant le siège face à lui. Asseyez-vous, je vous prie, Mademoiselle.

— Merci.

Sous le regard de son interlocuteur, Emma était de plus en plus consciente de sa tenue négligée. Mais pouvait-on être impeccable quand on avait passé la matinée à suspendre des rideaux ?

Emma était décoratrice, mais ne travaillait pas en free-lance comme beaucoup de ses collègues : elle avait eu la chance d'être embauchée à plein temps par l'hôtel Granchester, dont elle assurait tous les travaux de rénovation et de décoration. Or elle était en plein travail quand son assistante l'avait prévenue que le big boss l'attendait. Au lieu de se ruer dans l'ascenseur pour grimper en vitesse au dernier étage, elle aurait mieux fait de descendre au vestiaire mettre sa tenue de ville ainsi qu'un peu de blush : Zak Constantinides l'aurait attendue quelques minutes, mais peut-être ne l'aurait-il pas fixée ainsi...

Elle porta sur lui un regard contraint :

— Désolée, je n'ai pas eu le temps de me changer, et...

Il la coupa :

— Aucune importance, nous ne sommes pas à un défilé de mode.

Le jean délavé moulait les longues cuisses de cette jeune femme qui devait avoir des jambes ravissantes... Quant à l'opulente rondeur de ses seins, elle restait bien visible sous l'ample T-shirt. Emma Geary possédait sans aucun doute un corps de rêve, même si elle était négligée... Ses mains en revanche étaient soignées, comme Zak aimait

les mains de femmes : ongles longs et impeccables, vernis rouge corail dont la couleur lui évoqua soudain les couchers de soleil sur la mer, dans sa lointaine Grèce natale. Avait-elle senti qu'il était sensible à ses mains ? Peut-être, car elle en porta une à sa poitrine, et dans son geste son T-shirt s'étira, soulignant la courbe d'un sein. Contre toute attente, Zak sentit le désir surgir, ce qui le rendit furieux.

— Ce que j'ai à vous dire est plus important que la façon dont vous êtes habillée, reprit-il d'un ton si sévère qu'Emma ne put s'empêcher de souffler :

— Dieu du ciel ! Vous me faites peur !

— Vraiment ? Asseyez-vous, vous ai-je dit.

Emma obéit en baissant les yeux, et quand elle les releva ce fut pour croiser les prunelles couleur de ciel d'orage fixées sur elle avec une expression indéfinissable. Alors, sans comprendre comment, elle fut troublée. Et déconcertée aussi, car elle se sentait soudain terriblement femme sous ce regard étrange.

Son indifférence au sexe qui, depuis des années, la rassurait, semblait s'être évanouie, la laissant vulnérable, fragile, et craintive surtout, devant l'homme qui lui faisait face.

Mais peut-être était-ce l'émotion de se trouver seule avec ce grand patron que l'on connaissait peu, au Granchester. Zak Constantinides se plaisait en effet davantage à New York et abandonnait volontiers la gestion de son hôtel londonien à son directeur, Xenon.

Emma l'avait pourtant aperçu une fois : c'était à l'inauguration du salon Clair de Lune, dont elle avait assuré le réaménagement avec succès. Il s'était montré plutôt aimable et l'avait même félicitée pour son travail. Emma avait mis ses compliments sur le compte de la politesse, et n'y avait rien vu de personnel, connaissant la réputation de son patron : s'il avait en effet à son actif une réussite

professionnelle fulgurante, en revanche il était, disait-on, un célibataire endurci doublé d'un redoutable séducteur, qui avait brisé bien des cœurs. Zak Constantinides représentait le genre d'homme à éviter si l'on ne voulait pas avoir d'ennuis. Et quelqu'un comme Emma devait s'en garder plus que quiconque, elle qui semblait avoir un don pour attirer les hommes à problèmes.

Elle avait compris voilà longtemps que, s'agissant du sexe opposé, elle n'avait aucun discernement. Une lacune grave qu'elle avait hélas héritée de sa mère : comme celle-ci, elle avait fait de mauvais choix par le passé, et n'avait eu que ses yeux pour pleurer quand les conséquences s'étaient révélées dramatiques. Depuis, elle maintenait les hommes à distance, au plan physique comme au plan sentimental. La vie était plus facile ainsi.

Elle prit une profonde inspiration pour retrouver son contrôle, et examina l'homme qui lui faisait face.

A l'inauguration du salon Clair de Lune, il arborait un smoking coupé à la perfection qui accentuait encore ses allures de magnat multimilliardaire. Aujourd'hui, il n'était plus le même homme. Le col de sa chemise en oxford beige était ouvert, et il en avait roulé les manches jusqu'aux coudes, dénudant des avant-bras musclés, couverts d'un duvet sombre et dru. Il avait de grandes mains puissantes, et des épaules larges. La quintessence de la virilité, voilà ce qu'il était en cet instant, songea Emma, et il en semblait conscient et très satisfait.

Il posa son stylo, se cala davantage contre son dossier et prit enfin la parole :

— Savez-vous pourquoi je vous ai convoquée, mademoiselle ?

Emma esquissa un haussement d'épaules, essayant de se convaincre qu'elle n'avait rien à craindre.

— Pas du tout, non. Je me suis posé la question en

montant, mais en vain. J'espère que vous n'êtes pas mécontent de mon travail, monsieur Constantinides ?

Elle avait un teint à peine rosé, nota Zak, et de longs cils très blonds ourlaient ses yeux verts en amande. Curieux qu'elle ne soit pas maquillée... Ah ! Si seulement son travail ne l'avait pas satisfait, la situation aurait été plus facile : Zak n'aurait eu qu'à la licencier en lui ordonnant de sortir à jamais de la vie de son frère. Hélas, ce n'était pas si simple.

Elle était déjà en poste quand il avait repris l'hôtel, deux ans plus tôt, et il n'avait vu aucune raison de ne pas la garder. Zak avait racheté le Granchester parce que c'était son ultime ambition, pas pour en changer le concept hôtelier qui avait fait ses preuves depuis longtemps. Les rénovations coûteuses juste pour le plaisir, ce n'était pas son fort. L'argent se gagnait et se perdait tout aussi vite, et, si lui-même était généreux, il avait horreur du gaspillage. Emma Geary faisait du bon travail et avait su rénover certaines parties de l'hôtel sans en modifier l'âme, or Zak savait reconnaître le talent. Il ne se séparerait pas d'elle sauf contraint et forcé.

Hélas, c'était peut-être le cas, car il semblait que cette jeune personne au teint de porcelaine, aux cheveux blond pâle et aux ongles corail, avait jeté son dévolu sur son jeune frère.

Elle n'était pas du tout comme Zak l'avait imaginée. Il l'avait pourtant rencontrée une fois, mais n'en gardait qu'un vague souvenir. En outre, les photos envoyées par le détective privé qu'il avait mis sur sa trace montraient une jeune femme vibrante, exubérante dans sa façon de s'habiller. Rien à voir avec celle qu'il avait devant lui. Mal fagotée, avec cet air effacé, ce teint diaphane, ces longs cheveux blond pâle, elle avait l'air fragile, vulnérable, même... En tout cas, elle n'était pas son style, même si Zak savait apprécier les blondes aux seins ronds et

généreux et aux longues jambes... d'ailleurs, à mieux y réfléchir, cette Emma Geary n'était pas non plus le style de femme de Nat : son jeune frère aussi aimait les beautés plus éclatantes, plus typées.

Pourtant, on les voyait ensemble de plus en plus souvent. Zak ne s'en serait pas inquiété outre mesure si Nat n'avait pas été sur le point d'entrer en possession d'un héritage important. Zak, qui depuis toujours protégeait son jeune frère, avait alors décidé de mener sa petite enquête sur cette jeune femme inconnue, et ses pires craintes s'étaient vues confirmées.

Il caressa d'une main distraite la surface lisse de son bureau avant de répondre à la question qui lui avait été posée.

— Non, votre travail n'est pas en cause, mademoiselle. Au contraire, tout le monde s'en félicite.

— Heureusement ! souffla Emma, soulagée, et, pour qu'il saisisse combien elle appréciait son poste et son statut de salariée de l'hôtel, elle ajouta : nous avons eu une assez bonne couverture médiatique pour l'ouverture du nouveau bar. Avez-vous vu les coupures de presse que j'ai envoyées à votre bureau de New York ? Je travaille maintenant à la rénovation du jardin d'hiver et il m'est venu quelques idées de promotion : ainsi, nous avons contacté les organisateurs de l'exposition florale de Chelsea pour...

D'un impérieux geste de la main, il coupa net son enthousiasme.

— Je ne vous ai pas fait monter ici pour parler décoration, mademoiselle, déclara-t-il avec froideur. Ce dont je veux vous entretenir est plus personnel. Voyez-vous, j'ai montré votre contrat de travail à mes avocats.

Emma le regarda sans comprendre.

— Vos avocats ?

Zak eut un geste d'impatience.

— Oui, et ils m'ont fait valoir qu'il était très rare

qu'une décoratrice ait un contrat de travail à plein temps. En général, ce métier se pratique en profession libérale.

— Mon cas est assez inhabituel, en effet, admit Emma, je dois mon statut à votre prédécesseur.

Zak fronça les sourcils.

— Vous parlez de Ciro d'Angelo ?

— Oui.

Emma n'oublierait jamais le bel Italien qui s'était montré si compréhensif quand elle-même était au plus bas. C'était l'époque de son retour à Londres, et il lui semblait avoir touché le fond. C'est alors que Ciro d'Angelo lui avait proposé ce qui lui avait paru un cadeau du ciel : un job à plein temps lui assurant la sécurité matérielle, et dans lequel elle s'était lancée comme on s'accroche à une bouée de sauvetage.

— Ciro d'Angelo aimait ma façon de travailler, c'est pourquoi il m'a embauchée comme salariée du Granchester. Cela me tranquilliserait, m'avait-il dit. Il s'est montré très... très bon.

« Bon » n'était pas le qualificatif qui venait à l'esprit de Zak lorsqu'il songeait à l'impitoyable homme d'affaires napolitain à qui il avait racheté le Granchester.

— C'est aussi un grand amateur de jolies femmes, et il est très riche, grinça-t-il.

« Et vous donc ! » aurait aimé répondre Emma, au lieu de quoi elle ouvrit de grands yeux et rétorqua :

— Excusez-moi, mais quelque chose m'échappe, monsieur Constantinides : quel est le rapport entre mon contrat et la vie privée de M. d'Angelo ?

— Vous ne voyez pas ?

Feignait-elle cet air fragile si féminin ? Était-ce pour l'attendrir ? Possible, mais dans ce cas, elle perdait son temps, et Zak allait le lui faire comprendre sans plus attendre. Il poursuivit donc, féroce tout à coup :

— Eh bien, je vais vous éclairer. Il se trouve que je me suis renseigné sur vous.

A ce point, il marqua une pause avant de reprendre d'un ton devenu sévère :

— Il semblerait que vous ayez une réputation de femme fatale, mademoiselle Geary.

Emma soutint son regard, mais la peur s'insinuait en elle en même temps que se réveillaient certains échos longtemps refoulés de son passé.

— Je... je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Vous en êtes sûre ?

Elle mentait, Zak l'entendait à sa voix, et elle était devenue livide. Sous sa peau si transparente, il pouvait voir la fine veine bleutée qui battait à sa tempe. Pour une obscure raison, il se demanda si elle avait la peau aussi délicate partout, et cette pensée le rendit furieux contre lui-même.

— Je trouve étonnant, reprit-il, qu'un homme d'affaires aussi avisé que Ciro d'Angelo ait consenti à vous signer un contrat permanent. On peut se poser la question, avouez-le, et beaucoup de gens en viendraient vite à la conclusion qui s'impose.

Emma frémit sous l'insulte et réagit avec force :

— Eh bien, ils se tromperaient.

— Il n'y a pourtant pas de fumée sans feu, dit-on.

— On dit bien des choses, monsieur Constantinides, mais elles ne sont pas toujours fondées.

— Quoi qu'il en soit, M. d'Angelo appartient au passé, il m'a vendu son hôtel et est reparti vivre à Naples. Or depuis son départ, vous êtes devenue très proche de mon jeune frère, m'a-t-on dit.

En parlant, Zak s'était penché pour mieux guetter la réaction d'Emma.

Celle-ci se tendit, troublée de le sentir si proche que les effluves citronnés de son eau de toilette lui parvenaient.

— Vous voulez parler de Nathanaël ?

— Je n'ai qu'un frère, mademoiselle.

Le cœur de la jeune femme battait très vite, mais elle ne paniquerait pas, non ! Nat ne lui avait-il pas dit que son frère était un vrai dictateur qui obtenait tout ce qu'il voulait sans se soucier des « dommages collatéraux », comme il disait ? Mais elle lui tiendrait tête.

— Et si ce que l'on vous a dit était vrai ? interrogea-t-elle, regardant Zak bien en face. Fréquenter quelqu'un n'est pas un crime, il me semble ?

— En effet, mais quand une jeune femme connue pour ne s'intéresser qu'à des hommes riches semble avoir jeté son dévolu sur mon petit frère, ça ne me fait pas très plaisir.

Emme le regarda sans ciller :

— Ce sont vos avocats qui vous ont conseillé de me traiter de croqueuse de diamants, monsieur Constantinides ? demanda-t-elle d'un ton égal.

Cette façon qu'elle avait de le défier hérissa Zak. Nat avait-il été assez fou pour lui dire le montant de son héritage ?

— Vous perdez votre temps, mademoiselle, assenat-il, contrôlant sa voix de son mieux.

— Que voulez-vous dire ?

— Inutile d'écarquiller vos beaux yeux verts ou de secouer vos cheveux blonds : sachez seulement que mon frère Nathanaël n'est pas à prendre. Vous pouvez d'ores et déjà le laisser en paix et abandonner tout espoir.

Si l'homme n'avait pas été aussi hautain et désagréable, Emma aurait éclaté de rire avant de lui expliquer à quel point il se trompait. Car oui, ils se voyaient très souvent avec Nat, mais leur relation était amicale, rien de plus. Oh ! bien sûr, un jour Nat avait fait des avances à Emma, comme il en faisait sans doute à toutes les femmes, mais

elle lui avait fait tout de suite comprendre que c'était sans espoir, et ils étaient restés bons amis.

Emma tenait à cette amitié : au début, elle y avait trouvé du réconfort dans le désarroi de son retour à Londres. Maintenant qu'elle avait recouvré son équilibre, elle appréciait la compagnie de Nat, et s'amusait beaucoup avec lui. Alors de quel droit ce tyran lui ordonnait-il de ne plus le voir ?

Elle se prit soudain à regretter de n'avoir pu parler avec Nat avant de monter voir Zak. Mais où aurait-elle trouvé le temps ? A moins que Zak n'ait fait exprès de la convoquer d'urgence pour qu'elle ne puisse pas contacter son frère ? Possible.

— Nat est-il au courant de votre démarche ? demanda-t-elle, articulant bien chacun de ses mots. Sait-il que vous prenez à sa place des décisions concernant sa vie privée ? Parce qu'il me semble que c'est à lui de décider de ses fréquentations.

— Vous perdez votre temps avec lui, répéta Zak, ignorant sa réponse. Nat n'est pas à prendre, et surtout pas par une femme comme vous.

Emma se raidit : de nouveau, ce regard gris si dur l'effraya. Et puis, tout à coup, elle comprit : elle était démasquée ! Son passé la rattrapait !

— Quelqu'un comme moi ? répéta-t-elle d'une voix blanche.

En voyant la culpabilité dans le regard de la jeune femme, Zak éprouva un sentiment de triomphe.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas sous votre nom de femme mariée ? interrogea-t-il. Est-ce délibéré ? Et pourquoi y a-t-il dans votre CV un vide correspondant à un certain nombre d'années ?

Il se tut pour consulter une feuille de papier devant lui avant de lancer encore :

— Car vous vous appelez Emma Patterson, n'est-ce

pas ? Vous avez bien été l'épouse du chanteur de rock Louis Patterson ?

Emma crut défaillir. Oui, c'était la triste vérité, et ce passé sordide qu'elle avait espéré enterré à jamais revenait la poursuivre. Comment avoir été assez naïve pour croire que le présent l'effacerait quand ses griffes sinistres n'avaient cessé de guetter dans l'ombre le moment de se refermer sur elle ?

— Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? interrogeait à présent Zak Constantinides.

La jeune femme avala sa salive.

— Non.

Il porta sur elle un regard triomphant.

— Et votre ex-mari est mort d'une overdose. Alors dites-moi, madame Patterson, vous êtes toxicomane, vous aussi ?